

Francois Weyergans
Pitrieres d'auteur

Francine Bordeleau

Number 38, December 1989, January–February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19731ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1989). Francois Weyergans : pitrieres d'auteur. *Nuit blanche*, (38), 66–67.

François Weyergans Pitreries d'auteur

Nécessairement écrivain, François Weyergans est devenu, l'espace d'une saison, un véritable phénomène littéraire. Il fallait bien lui demander son avis, voire ses idées, sur les grandes choses, l'écriture par exemple. Son genre serait de répondre: «Vous mettez ce que vous voudrez».



François Weyergans

photo : Anne Marie Guérineau

Ce n'est pas que l'auteur ait de la mauvaise volonté. Mais il semble bien savoir à quel point le jeu de l'entrevue peut s'avérer futile. Surtout que, prévient-il, le cadre de son histoire — Weyergans écrivain créant un personnage principal lui-même écrivain mettant fictivement en scène... un écrivain — ainsi que son titre — avec une telle trame, vous auriez vu quoi, à part *Je suis écrivain* — sont de

fausses pistes. On croit que Weyergans a voulu produire une sorte de réflexion sur l'écriture et la fonction qui s'y rattache. Erreur. «Tout cela n'est qu'un décor, j'ai cherché à explorer tout autre chose», répond-il. «Mais je me suis peut-être trompé», ajoute modestement l'auteur en faisant référence aux interprétations unanimes qu'a suscitées son livre. Car Weyergans est, de prime abord, éminemment modeste, mais d'une modestie

narquoise, moqueuse, et ainsi ça n'est plus vraiment de la modestie.

Il y a chez Weyergans de cette plaisante désinvolture qui le fait gloser sur la fonction foncièrement utilitaire de l'écrivain, celle-ci étant de «fournir de la lecture à des gens» pour les distraire, que ce soit par le rire ou l'émotion, pour les aider à vivre. «Il faut bien se dévouer!», dit le personnage nullement en quête de pathos, de Sens ou d'Œuvre. Mais il

y a également cette sorte d'acharnement et de rigueur qui le fait travailler sur un même roman pendant des années, le force à relire en entier la *Critique de la raison pure* de Kant pour écrire une seule page de son livre. « C'est que, dira-t-il, il faut connaître plus que ce que l'on dit. »

« Pourquoi les digressions sont-elles si mal vues ? Pourquoi les auteurs se croient-ils obligés de demander pardon chaque fois qu'ils en hasardent une ? Consultés au mot « digression », les dictionnaires, qui ont l'habitude de voler au secours des maîtres d'école, font allusion à un manque de suite dans les idées. Traiter le sujet ! Ne pas s'écarter du sujet ! Faire des digressions, c'est plutôt refuser toute hiérarchie entre les événements qu'on raconte. On comprend que les serviteurs de la hiérarchie se soient ligüés contre les digressions qui remettent en cause n'importe quel pouvoir. Que se passe-t-il dans les écoles ? Les élèves sont priés de tenir leurs idées en laisse. On leur recommande même de se présenter sans idées. On leur en donnera. Ils en auront plein leur cartable. Quand il y avait des dissertations à faire, des compositions, des rédactions, je ne comprenais pas pourquoi les professeurs nous imposaient le sujet. C'est très simple. Avec des sujets imposés, la chasse à la digression leur est plus facile :

TU NE DIGRESSERAS PAS.

« J'ai un jour dit à un professeur de français que certains livres dits classiques manquaient de digressions. La digression, ai-je ajouté, est une figure de la liberté et elle est apparue grâce au travail des romanciers. Le roman picaresque ? Diderot ? Le merveilleux Heinrich Heine ? J'étais prêt à me lancer dans un brillant parallèle entre l'apparition de la digression dans la prose européenne et les premiers voyages des grands explorateurs. La digression est liée au voyage et à la découverte du monde, donc à la découverte qu'il y a d'autres religions. » p. 29-30

Pas d'œuvre, des traces tout au plus...

Et voilà sans doute qui fait partie de sa fonction d'écrivain qui n'est pas un métier ou une profession comme les autres, reconnaît Weyergans. Et s'il ne prétend pas s'engager dans une réflexion sur le sens de l'œuvre littéraire, si même, dans ces six ou sept livres disparates écrits depuis le début des années 70, il croit plutôt entreprendre un parcours que poursuivre une œuvre, François Weyergans ne troquerait cependant pas le statut d'écrivain pour aucun autre. Le titre *Je suis écrivain* est la réponse que donne Marc Strauss, le personnage issu de l'imagination d'Eric Wein, le narrateur du récit, lorsque quelqu'un, au Japon, lui demande ce qu'il fait dans la vie. Mais ce statut ainsi affiché suggère des images floues, peut-être encore mythiques. Et sans qu'on lui pose la question, Weyergans tient à affirmer que l'écrivain est « l'un de ceux que la société n'a pas encore pu dominer et demeure ainsi plus libre que les autres ». Et du même souffle : « Les gens n'aiment pas la liberté, elle leur est insupportable ».

« Mon père est l'homme le plus intelligent que j'aie jamais rencontré. C'est ce qui me permet de ne pas être impressionné par l'intelligence des autres. » p. 57

« Ce n'est pas un journal de voyage que j'écris, mais un de ces livres que les Japonais appellent *matatabimono*. Demanderais-je à mon éditeur de remplacer, sur la couverture du mien, la mention « roman » par celle de « *matatabimono* » ? Les *matatabimono* sont des récits d'errance et de vagabondage. Ils donnent envie d'apprendre le japonais pour les lire. Tous les livres japonais que j'aime sont des textes courts. Dès que l'auteur suppose que le lecteur a compris, il n'écrit pas une ligne de plus. » p. 132

« Athènes et Kyoto ! Tout le monde a l'air de trouver laides ces deux villes, mais les villes ne sont pas des garnitures de cheminée. Pour moi, ce sont des campements, même si on s'y installe pour quelques siècles. » p. 131

« Les villes sont aux êtres humains ce que le labyrinthe est au rat de laboratoire. Un rien d'apprentissage et chacun s'y retrouve. La mémoire motrice fait des merveilles. Un rat blanc, privé de tous ses organes sensoriels, se promène comme chez lui dans un labyrinthe préalablement appris (...). Un être humain pourra se sentir chez lui dans une ville qu'il ne connaît pas (...). À force de dire que l'être humain se conduit comme un rat qu'on oblige à se conduire comme un être humain conditionné par d'autres êtres humains qui se conduisent comme des rats, on oubliait de dire que l'être humain pouvait aussi se conduire comme un papillon. » p. 121

La liberté, Weyergans y tient. C'est ce qui lui a par exemple permis de prendre son temps pour produire non pas une œuvre, puisqu'il n'adhère guère au terme, mais du moins quelques « distractions » pour ses semblables selon un parcours qu'il est convenu de qualifier d'*inclassable*. *La vie d'un bébé*, un bon succès de librairie ici, racontait la loufoque existence d'un fœtus ; *Le radeau de la méduse* lui valait une étiquette d'auteur intellectuel et brillant ; *Le pitre*, son premier roman, racontait les aventures en psychanalyse de Marc Strauss. Personnage que l'on retrouve, donc, vingt ans plus tard, dans *Je suis écrivain*. « Ne voyez pas là un souci de continuité ; l'idée m'amusa, voilà tout », rétorque Weyergans, coupant ainsi court à toute velléité de chercher un sens caché, une idée de suite à cette *reprise* de personnage.

Si l'on espère un leitmotiv, une constante à Weyergans, on les trouvera là, dans le ludisme. « Il y a du ludisme et de l'orgueil à dire que l'important dans un livre c'est le ton, que l'originalité n'est pas dans le sujet mais dans le style », estime un Weyergans qui « arrive de moins en moins à croire à l'importance de tout ça », sauf au moment où il écrit. ■

Francine Bordeleau

François Weyergans est l'auteur des romans suivants : *Le pitre*, Gallimard, 1973 ; *Macaire le Copte*, Gallimard, 1981 (Folio, 1984) ; *Le radeau de la méduse*, Gallimard, 1983 ; *La vie d'un bébé*, Gallimard, 1986 et *Je suis écrivain*, Gallimard, 1989.